

DEUX MOIS

EN

PATAGONIE

PAR

RENÉ E. BOSSIÈRE

LICENCIÉ EN DROIT.



Prix : 25 \$ m/c.

BUENOS-AYRES

TYPOGRAPHIE ET STÉRÉOTYPIE DU «COURRIER DE LA PLATA»

148, Rue Piedad, 154

—
1882

Inventario X02143
Fecha 20/2/08
Adquirido por _____

Sig. Top. Caja B-27

LE CHUBUT

Si j'avais été libre de fixer mon itinéraire, ce n'est certainement pas la Patagonie que j'aurais choisie comme but d'exploration. Bien d'autres points du Nord de la République Argentine m'auraient attiré davantage. Mais ce voyage était nécessaire : Je fis donc contre mauvaise fortune bon cœur et par le premier navire en partance, je m'embarquai.

De Buenos Ayres au Chubut, grâce aux vents toujours contraires, la petite goëlette de 50 tonneaux qui nous portait mit 15 longs jours. Quinze jours de cuisine italienne, accompagnés du mal de mer, suffiraient pour dégoûter à jamais de la navigation. Aussi, serait-ce avec un bien vif plaisir que l'on apercevrait enfin la terre, si l'on était sûr de pouvoir la sentir immédiatement sous ses pieds.

Malheureusement il n'en est pas ainsi. La barre du Chubut n'est pas toujours facile et il est des navires qui ont dû passer des mois entiers à se promener devant elle sans pouvoir la franchir. C'est que non-seulement il y a peu d'eau, (9 pieds les jours de grande marée), mais encore les vents soufflent toujours avec violence et la mer est souvent très grosse. De plus le fond est de rocher et par conséquent il est dangereux de s'exposer à le toucher.

Nous avons été, mon aimable compagnon de voyage, M. Raoul Tripier, et moi assez heureux pour traverser sans encombre la barre, dans une petite embarcation, quelques heures seulement après notre arrivée, chose qui n'est pas souvent permise aux malheureux passagers qui fréquentent cette côte de Patagonie ; et plus de fois on a affronté le terrible obstacle, plus on est effrayé de lui.

Bien des navires s'y sont perdus et quelquefois les embarcations, qui amènent les passagers à terre ont chaviré au milieu des brisants.

L'espace où l'on doit passer est à peine large d'une trentaine de mètres, et de chaque côté sont des rochers découverts à marée basse et où la mer vient déferler pendant son plein et former de grosses lames qui soulèvent l'embarcation de manière à rendre la crainte très permise.

Cette crainte ne dure pas longtemps heureusement, car à peine s'aperçoit-on du danger, que déjà l'on est au milieu d'une petite rivière, si étroite que de la mer on n'en voit pas l'embouchure. — Le péril est passé, et à la crainte succède le plaisir ineffable de sentir enfin la terre ferme sous ses pas.

Le Chubut ou Rio Chupat, se trouve par 43° 25' latitude S. et par 65° 10' longitude O. ; c'est une rivière, on peut dire un fleuve, qui prend sa source dans les Cordillères et descend presque en ligne droite jusqu'à la mer, en formant une vallée de deux lieues environ de large, encaissée par des collines qui deviennent plus à pic à mesure que l'on s'avance dans l'intérieur.

La nature du terrain qui semble riche, et la facilité apparente de l'arroser grâce aux eaux de la rivière, qui déborde presque chaque hiver, ont amené il y a une vingtaine d'années, en cet endroit, une colonie de galliques, (appelés dans le pays *gallenses*).

On dit que les organisateurs de cette colonie ont eu en vue, selon l'habitude anglaise, de s'accaparer la Patagonie et d'y assurer la prépondérance de leur nation. Ce qu'il y a de certain, c'est que les colons sont sans exception de race anglaise ; mais ce qui est non moins sûr, c'est que la République Argentine n'a pas à s'effrayer de ces vues audacieuses, car les habitants du pays de Galles n'ont pas les mêmes qualités de colonisation, ni le même égoïsme patriotique, qui fait la force de leurs compatriotes d'Angleterre. Qui

croirait que les colons ne parlent entre eux que le gallique, refusant d'apprendre à leurs enfants, aussi bien l'anglais que l'espagnol !

Soit dit entre parenthèses, les choses vont changer pour ce dernier point ; grâce à l'initiative de l'intelligent commissaire du Chubut, M. Finochetto, la langue espagnole sera désormais obligatoire dans les écoles.

Malgré ces différences avec les Anglais d'Angleterre, (si je puis m'exprimer ainsi), l'aspect de la population est bien le même que dans la vicille Albion : Les fillettes en capuchon rouge, les hommes avec de petites casquettes rondes et les femmes en waterproof, qui assistent à l'arrivée des voyageurs (car la venue d'un bateau est un événement pour la colonie), tout cela sent son anglais tout pur à travers les centaines de lieues qui séparent l'Europe le coin de terre où nous étions.

M. Tripier et moi avons été reçus fort gracieusement et immédiatement logés l'un chez un français, l'autre chez le commissaire de la colonie. Nous avons fait bien vite connaissance avec l'excellent accueil de ceux qui nous recevaient ; et pour moi personnellement, je dois rendre hommage à la charmante hospitalité du sous-commissaire qui en l'absence de son chef ; sait égaler son amabilité et sa gracieuseté.

Quelques instants après, nous étions en quête de renseignements propres à faciliter notre voyage, et ce n'est pas sans peine que pendant ces longs jours passés au Chubut nous avons pu organiser notre expédition.

Le Chubut n'offre pas de nombreuses distractions, cette année encore moins que les autres, à cause du mauvais état de la colonie. — Les premiers colons qui vinrent n'ont pas encore fait fortune, et on peut dire sans mentir qu'au Chubut, les plus riches sont les plus pauvres.

Les riches du lieu sont, en effet, représentés par cinq ou six maisons d'importation qui se coupent les unes aux au-

tres l'herbe sous le pied, et se font une concurrence acharnée pour s'enlever la clientèle des colons.

Ils ne se contentent pas de vendre à prix très réduit: ils font encore à leurs acheteurs le crédit le plus illimité; si bien que les colons les plus pauvres favorisent les magasins d'achats importants, sans jamais payer un sou en argent, promettant le paiement en nature lors de la récolte de leur blé. Or, le plus souvent le blé manque, et il se trouve que les marchands ont vendu pour des sommes relativement élevées et n'ont pas reçu la moindre piastre.

D'où vient cette situation? Certainement de la confiance dans l'avenir de la colonie.

Chaque année, on escompte à l'avance la récolte du blé, qui, deux ou trois fois, a donné des résultats magnifiques, le blé du Chubut étant, dit-on, réputé le meilleur du monde; et il arrive plus de la moitié du temps, que la récolte est tout à fait nulle; la rivière n'a pas débordé, ou la pluie n'est pas tombée avec assez d'abondance.

Cette année par exemple on peut juger de la perte de la colonie par la petite quantité de blé produite, quantité à peine suffisante pour la consommation du pays.

Il y a pourtant 1500 habitants qui ne travaillent qu'à la culture du blé, mais si l'eau vient à manquer leurs efforts de toute l'année n'ont abouti à rien.

Ils ont essayé à peine d'autres produits, qui n'ont pas réussi, il faut l'avouer. Mais le caractère des habitants du pays de Galles est, paraît-il, un peu entêté. Ils sont venus en Patagonie pour cultiver le blé. Ils le cultivent, et quelle que soit la récolte, ils le cultiveront l'an prochain.

On dit qu'il n'y aurait pas place au Chubut pour plus de 500 nouveaux colons. Malgré l'insuccès de leurs compatriotes, d'autres galloises en grand nombre, demandent à y venir et refusent du gouvernement argentin d'autres terrains beaucoup mieux situés comme communications et plus fertiles.

Voyant la triste situation de la culture du blé, quelques colons dans une rare proportion, ont essayé de l'élevage des animaux et ont réussi «régulièrement», (suivant l'expression castillane).

Les bœufs ont donné d'assez bons résultats; sans être ni beaux ni gras, ils vivent bien et produisent suffisamment.

Il en est de même pour les moutons, quoique la nature trop aride du terrain et la poussière qui règne continuellement, abîme la laine, la sèche et la salisse.

Ces défauts de vent, de sécheresse et de poussière sont d'autant plus palpables, également pour la culture et pour l'élevage, que l'on se rapproche de la mer, et les groupes de maisons de ferme sont d'autant plus limités.

Aussi bien, le plus grand nombre des colons s'est-il avancé le plus possible dans l'intérieur, et le cœur de la colonie est à Gaïman, à environ dix lieues de l'embouchure du Rio.

Le village du Chubut proprement dit n'est qu'à une lieue et demi du rivage. Les maisons des négociants dont les meilleures, je l'ai constaté avec plaisir, sont françaises, quelques baraques de gauchos, deux ou trois moulins à farine et quelques réduits sont tous les édifices du lieu. L'aspect n'en est pas gai.

On dirait un de ces villages de mines retirés au milieu du désert, comme on en voit au Chili, et les arbustes rabougris qui sont la seule végétation de toute la Patagonie, en dehors des vallées où coulent les rivières, rappellent tout à fait le côté le plus triste de l'Algérie.

Mon compagnon de voyage qui, en sa qualité d'officier, avait été chargé par le gouvernement français d'une mission spéciale en Afrique, ce qui lui a permis de visiter en tous sens notre colonie, a trouvé plus d'un point de ressemblance entre ses parties les plus pauvres et le Chubut.

Avant de terminer ces quelques lignes sur le Chubut, je dois à la vérité d'ajouter que les colons ont entrepris de faire deux grands canaux qui doivent assurer à leurs champs l'eau

nécessaire; les travaux sont très avancés et ils fondent un grand espoir sur cette entreprise.

Espérons qu'elle réussira, quoique je sois convaincu que l'avenir ni la richesse ne sont dans ce point de la Patagonie, pas plus que dans les autres.

L'élevage n'y a pas d'avenir, tant à cause de manque de débouchés qu'à cause de la pauvreté du terrain qui a besoin d'être trop étendu pour contenir un nombre assez grand d'animaux.

La culture du blé peut s'améliorer et augmenter, mais la difficulté des communications et l'entrée si périlleuse du port seront toujours un obstacle à la prospérité du pays.

GOLFO NUEVO

La péninsule Valdès se trouve séparée du continent par deux golfes: «Golfo Nuevo» et «Golfo San José ou San Josef», séparés entre eux par l'isthme qui porte le nom de la presqu'île.

Je crois nécessaire d'entrer dans quelques détails sur ces deux points, car c'est par eux que devraient se faire toutes les opérations entreprises sur la péninsule Valdès.

Le Golfo Nuevo qui est le plus au Sud des deux golfes, est le plus grand. Il a 30 milles de large sur 25 de haut; ce serait une baie magnifique si son étendue n'était pas trop grande. Les vents y soufflent comme en pleine mer, et il est souvent dangereux pour un navire d'y séjourner par les terribles raffales qui règnent sur la côte de Patagonie.

Malgré les courants qui ont une force de deux nœuds et demi, l'entrée de la baie est facile. Sa largeur est de 12 ou 13 milles.

Une fois pénétré dans le golfe, trois baies se présentent au navigateur, qui servent fréquemment d'abri aux navires et qui au besoin pourraient servir de port.

La plus proche de l'entrée est «Cracker Baie», abritée par la pointe de «Las Ninfas». C'est un endroit sûr contre le vent du Sud; malheureusement le rivage est dominé par de hautes falaises qui rendraient l'embarquement des marchand-

ses fort difficile. A ce point, sur la hauteur, est un espace de trois ou quatre lieues, couvert de bon «*pasto fuerte*», arrosé perpétuellement par une source d'eau douce, qui a déjà fait commencer en cet endroit une petite estance de 500 ou 600 vaches.

Sur le rivage, les loups de mer sont assez nombreux dans la saison.

La baie la plus importante du golfe est celle de «*Port Madrin*» ou «*Bahia Nueva*», située vers le fond.

Un des marins les plus distingués de la République Argentine, M. le colonel Laserre, a étudié ce point, et y trouvant un bon mouillage et un abri sûr pour la navigation, il a eu la pensée d'en faire le port du Chubut.

Le gouvernement a adopté son idée, et déjà trois maisons et magasins sont construits pour la Capitainerie du Port.

En ce moment, on creuse des puits pour tâcher de trouver de l'eau, car l'endroit en est dépourvu.

On dit que dans «*Bahia Nueva*» se trouve une grande quantité de coquillages qui auraient une valeur assez élevée à Buénos Ayres. La vérité est qu'on ne pourrait en une journée récolter assez de ces coquillages pour former un tonneau! Si bien que les deux ou trois goëlettes qui avaient tenté l'entreprise ont juré, mais un peu tard, qu'on ne les y prendrait plus.

Ces deux baies de «*Cracker Baie*» et de «*Port Madrin*» sont les deux meilleurs abris du «*Golfo Nuevo*», car elles protègent les navires contre les vents du Sud, «*pamperos*» et «*sudestades*» si terribles et si fréquents dans ces parages.

«*Pyramide Route*», le troisième port, est placé au N. E. du golfe; il a le grand défaut d'être ouvert directement au S. O., de manière qu'un navire y serait mal pendant un fort coup de vent; néanmoins, quand ce vent passe davantage à l'Est, la baie est déjà très calme, et quand le vent règne du N.

ou de ses environs, un navire est dans ce port comme dans un bassin.

Le rivage Nord est formé de rochers, au milieu desquels l'on ne peut atterrir qu'en choisissant bien son endroit.

Le fond de la baie et son côté S. E., sauf la pointe d'une falaise, sont de sable et d'un atterrissage facile.

La plage de cette partie est excessivement plate, et la profondeur augmente lentement et avec régularité de manière à donner un bon mouillage pour un grand navire, à environ 2 milles au N. O. de la pointe Sud qui ferme la baie, et au S. E. de la Pyramide, qui donne son nom au port.

Cette Pyramide est désignée dans les instructions nautiques sous le nom de «*Pyramid Rock*», ce qui semblerait indiquer un îlot. Il n'en est rien. La Pyramide, que sa forme a fait appeler ainsi, fait partie de la falaise qui ferme le Nord de la baie et se trouve tout à fait à son extrémité.

En résumé, «*Pyramide Route*» pourrait, je crois, servir de port à la péninsule Valdès. Bien qu'imparfait, il serait très suffisant pour donner un débouché aux produits de la péninsule, si ces produits avaient une importance assez grande pour permettre certains travaux propres à faciliter l'embarquement.

GOLFE DE SAN JOSÉ

Le second golfe qui baigne la presqu'île de Valdès se nomme «San José», c'est celui qui servait autrefois de port à la colonie espagnole qui habitait ce lieu.

San José possède à cause de sa petite étendue de précieuses qualités que n'a pas le Golfo Nuevo.

Sa plus grande largeur a 20 milles, sa moyenne est de 8 à 10 milles.

Deux points sont bons pour les mouillages et offrent les mêmes qualités de position que les ports du Golfo Nuevo : Le premier se trouve dans une situation relativement semblable à celle de Port Madrin, dans le fond du golfe et au S.O., ainsi abrité des vents de cette direction.

Le second est à l'Est, et c'est de lui que les Espagnols avaient fait leur port d'embarquement ; ce port a de grands avantages sur celui de Pyramide Route, car il est abrité des vents de Sud, de Nord et d'Est. Il n'a à craindre que les vents de l'Ouest, qui sont rares sur la côte de Patagonie et sans grand danger.

Le plus grand péril est l'entrée et la sortie du golfe : cette entrée a environ trois milles de largeur. Là, chaque jour, au moment de la marée, se font sentir des courants divers, d'une force très variable. On dit que leur vitesse approche quelquefois de 6 et 7 nœuds, et que le remous en est sensible très avant dans le golfe San Mathias.

Il serait mal à nous de ne pas donner au golfe San José toutes les qualités qu'il possède. Nous dirons donc pour terminer, que contrairement au Golfo Nuevo, il y a à San José une si grande quantité de poissons, que plusieurs personnes ont pensé à y faire l'approvisionnement de Buenos Ayres ; mais comme bien des projets, celui-là est encore dans l'eau du golfe.

VALDÈS CREEK

En dehors de ces deux ports de San José et du Golfo Nuevo, suffisants pour l'exploitation de Valdès, il existe une petite baie située du côté de l'Océan, à peu près à la moitié de la hauteur de la presqu'île.

Elle se nomme Valdès Creek, et c'est elle qui a l'honneur de donner son nom à toute la péninsule.

A partir de l'entrée, la mer remplit un étroit canal, allant du Sud au Nord, et se terminant, à environ quatre lieues de son origine, par une anse large, mais sans profondeur.

Comme sûreté, cette baie est sans rivale ; malheureusement elle ne pourra jamais être utile qu'à de très petits navires.

A de certains jours l'eau y est en abondance et on peut y entrer facilement, mais alors il faut bien veiller à ne pas trop s'avancer dans l'intérieur du canal, car l'eau se retire rapidement et le navire peut être retenu prisonnier sur le sable, jusqu'à ce qu'une nouvelle grande marée veuille bien l'y venir chercher.

LA PÉNINSULE VALDÈS

Ce n'est pas sans peine, ainsi que je l'ai dit, que je suis parvenu au Chubut à organiser notre expédition. Néanmoins, à force de persévérance, il fut arrangé que nous irions, mon camarade et moi, par mer à Valdès, où quatre gauchos viendraient nous attendre avec leurs chevaux.

Le signal convenu avec nos hommes était, suivant la coutume du pays, d'allumer un grand feu dont la fumée leur dirait notre présence. Le point fixé était «Pyramide Route» où il n'y a pas d'eau douce, ils étaient donc forcés de rester dans l'intérieur, de manière à donner à leur «tropilla» de chevaux la nourriture et l'eau nécessaires.

A 1 heure de l'après-midi, le jeudi 4 mai, la goëlette que j'avais affrétée pour nous amener à Valdès, mouillait à «Pyramide Route,» et enchantés de commencer enfin une véritable exploration dans un pays inconnu, nous débarquions à la hâte.

A peine à terre nous allumions un feu énorme sur le sommet d'une haute falaise.

Il fallait voir l'ardeur mise à l'entretenir ! Le temps était très brumeux, le vent soufflait avec violence et ce n'était pas tâche facile que de maintenir à tout moment un épais nuage de fumée. Les heures se passèrent ainsi, et la nuit arriva sans que les gauchos, qui devaient être à quatre lieues seulement de là, aient aperçu notre signal.

La première nuit s'écoula pour nous à l'ombre des nuages et le ciel fut assez clément pour nous arroser d'une petite neige fine, tandis qu'un vent violent de S.O. venait nous rafraîchir ; nous étions sur le sable de la plage.

Le lendemain au jour, la goëlette, effrayée de la tempête avait disparu, et tous deux nous reprenions avec acharnement nos feux au milieu de la pluie et du vent.

Pendant trois jours les choses furent ainsi, durant lesquels nous ménagions les minces provisions dont nous nous étions heureusement munis. Placés dans l'abandon complet sur une plage sans eau et sans ressources, nous commençons à éprouver une certaine inquiétude lorsqu'enfin parut un de nos gauchos ! Le temps sombre et le vent qui dispersait la fumée, avaient empêché de voir notre signal et notre libérateur s'était avancé du côté de Pyramide Route, pour voir si nous y étions débarqués.

Ce fut avec un sensible plaisir qu'enfin nous nous sentîmes en sûreté ; et le lendemain, en compagnie des quatre guides qui formaient notre escorte, nous commençons notre petite exploration.

La Péninsule Valdès est située entre les 42° et 43° de latitude S. et elle est coupée par le 64° longitude O.

Dans le pays, on la confond sous les deux noms de «Valdès» et de «San José». Le premier de ces deux noms s'applique plutôt au Sud et à l'Est, le second au Nord. Néanmoins dans beaucoup de cartes le nom de Valdès est donné à la Péninsule tout entière.

Avant de parler de la formation et de la nature de Valdès en particulier, je me permets une petite digression sur la nature générale des terrains de la côte de Patagonie.

Bien des théories ont été émises sur la formation de cette contrée ; je m'abstiendrai avec d'autant plus de plaisir de les discuter, que je crois voir en Valdès une exception à la règle.

Je ne dirai donc qu'un mot, et c'est déjà bien suffisant, sur chacun des points intéressants de la côte.

Je commence par l'extrémité Sud :

« Punta Arenas » se trouve situé, ainsi que son nom l'indique, sur une bande de sable qui se continue jusqu'à la sortie Est du détroit de Magellan. Contrairement à l'autre moitié du détroit formée de rochers élevés et cou-

verts en certains endroits d'une végétation touffue, cette partie n'est composée que de sable, aussi bien la Terre de Feu que le continent.

Les quelques arbres qu'on y voit ont une végétation noueuse qui se ressent de l'ingratitude du climat.

Le seul commerce de «Punta Arenas» consiste en échanges avec les Indiens.

Quelques essais d'élevage de mouton ont seuls été faits dans certains points où le pasto est assez abondant. L'avantage de ces champs est en ce qu'ils peuvent se passer de l'humidité des rivières remplacée par celle de l'atmosphère, mais l'avenir ne sera jamais bien grand pour ces établissements car ils n'ont d'autre débouché que l'alimentation de la ville. Et au lieu d'augmenter, la population y diminue chaque année. Le Chili n'envoie plus de condamnés à son établissement pénitencier et la vie de ceux qui ne sont pas condamnés est si triste qu'elle n'engage pas même à rester ceux que l'espoir de la fortune a fait venir.

La rive sud du détroit, située sur la Terre de Feu semble absolument déserte. Néanmoins une entreprise chilienne a commencé, il y a quelques mois, l'exploitation d'une mine d'or qui donne de bons résultats, et, plus au Sud encore, on dit avoir récolté du raisin en abondance. Reste à savoir la vérité de ce dernier point.

La chaleur a la propriété de dilater les corps. Je ne sais si le froid de ces contrées peut produire le même effet sur les idées, mais on pourrait le supposer en constatant l'élasticité des appréciations des habitants qui grossissent tout ce qui a l'apparence d'une réalité, jusqu'à empêcher toute vraisemblance. Ce n'est pas seulement le raisin du Cap Horn qui me fait penser ainsi, ce sont surtout les récits que j'ai moi-même entendus promettant des merveilles d'un pays où il n'y a pas même en certains endroits la faculté de vivre.

Rien qu'en apprenant la géographie, les noms inscrits sur la carte renseignent suffisamment sur la richesse de ces régions. Quand on voit des mots comme ceux de Terre de Déso-

lation et de Terre de Feu, quand on en rapproche le nom même du pays tout entier «Patagonie», qu'on peut traduire par son sens propre : «souffrir l'agonie», on a lieu de supposer que la République Argentine et le Chili ont réciproquement montré beaucoup de sagesse, en ne mettant pas dans la possession de la totalité de ces contrées, la cause d'une guerre, qui eût été aussi funeste pour l'un que pour l'autre.

A partir du Cap des Vierges jusqu'au Puerto Deseado la côte est élevée en falaise sablonneuse.

Les rivières seules offrent une végétation suffisante pour faire espérer un avenir productif.

Le Rio Coylet ou Coy-Inlet surtout présente un aspect fertile.

A Santa Cruz, le pasto est assez abondant. Mais pour que l'élevage des animaux s'y fasse avec fruit, il faut s'avancer assez avant dans l'intérieur, à cause des accidents de terrain qui, sur les bords de la mer, empêchent de surveiller facilement le troupeau.

Comme port, le Rio Santa Cruz offre des avantages incontestables, et c'est là que l'explorateur Moyano a commencé la création d'une estancia.

En remontant très avant dans l'intérieur on trouve le lac Colu-Guape où existe, dit-on, du charbon en grande quantité; on en a rapporté quelques riches échantillons.

A partir du Rio Santa Cruz jusqu'à et y compris l'île Pingouin et Puerto Deseado, se trouve un filon de «kaolin», matière précieuse pour la fabrication de la porcelaine. Les échantillons sont assez riches. Mais il faut bien choisir l'endroit; car la plupart du temps ce n'est pas du kaolin pur; c'est du silicate d'alumine qui peut avoir lui-même une valeur commerciale, mais qui demande un traitement chimique.

A mesure que l'on remonte au Nord du Puerto Deseado, on trouve des traces de guano et, en certains endroits, les gisements sont très abondants; malheureusement malgré

diverses prédictions qui annoncent dans le guano une richesse d'avenir pour la République Argentine, je puis affirmer que ce guano, tel qu'il est, possède à peine la valeur suffisante pour en permettre l'enlèvement. Peut-être à l'aide de procédés chimiques obtiendrait-on de bons résultats. En tous cas le gouvernement en empêche avec raison l'exportation.

Dans le fond du golfe Saint Georges, un port serait une richesse, car les grands lacs d'eau douce de l'intérieur ne sont qu'à une vingtaine de lieues de la côte, ce qui permettrait d'y établir promptement une colonie. Malgré la difficulté d'exporter les produits, si l'on ne découvre sur la côte un port convenable, les organisateurs de la colonie du Chubut hésitent entre ce point et les rives du Rio Negro pour fonder un nouveau village.

Le groupe d'îles situé au Nord du golfe Saint Georges (dont les principales sont Leones, Tova, Race et Arce), est remarquable surtout par ses gisements de guano et par le nombre considérable des pingouins qui les habitent.

Un établissement français est depuis l'année 1847 établi sur Leones et s'occupe spécialement de la production de l'huile de pingouin dont chacun connaît la valeur. En outre du travail de l'huile, les Français ont peuplé Leones d'un troupeau assez nombreux de moutons, vaches, chevaux et mules qui s'y reproduisent facilement.

Là, comme partout sur la côte de Patagonie, le terrain est sablonneux et couvert par un grand nombre de buissons; c'est sous ces buissons que les pingouins s'abritent et que les chasseurs viennent les tuer sans autre arme qu'un simple bâton.

Au Chubut, le long de la côte, et jusqu'à une ou deux lieues vers l'intérieur, on retrouve les mêmes buissons.

Le sol est composé de sable mélangé de pierres en grand nombre. Beaucoup de ces pierres ressemblent à celles du détroit de Magellan dans sa partie Ouest; comme à Magellan el-

les contiennent du fer, et en maint endroit se trouve un sable brun foncé, fortement attiré par l'aimant.

Malgré ces apparences de fer; la côte est plus blanchâtre au Chubut que dans le Sud et elle se continue ainsi jusqu'à Punta Ninfas où elle reprend son aspect rougeâtre.

En résumé, toute la côte de Patagonie, à partir du Cap des Vierges jusqu'au point qui nous occupe, n'est formée que de sable mélangé de galets; tandis qu'à Valdès, aussi bien dans la falaise que sur le plateau, on ne trouve pas une seule pierre, et dans chaque tranche différente de l'argile grise qui forme cette falaise, se voit une quantité innombrable de coquillages et d'écailles d'énormes huitres. Ces coquilles se retrouvent dans tous les endroits où les accidents de terrain permettent de constater les différentes couches du sol; et jusqu'au cœur de la péninsule, on les rencontre à la surface même de la terre. A côté des salines il est facile de les observer.

De toute la côte de Patagonie, je crois que Valdès est le seul point où se produise ce phénomène; c'est aussi le seul où les falaises présentent un aspect aussi sauvage et aussi grandiose.

La Péninsule Valdès a environ 150 lieues carrées de superficie, ce qui en lieues françaises ferait environ 250 lieues carrées, la lieue argentine ayant 5 kilomètres 196 mètres de côté.

La forme de la péninsule est celle d'un rectangle allant du Sud au Nord, et rattaché en son milieu au continent par un long isthme, d'une largeur irrégulière de trois lieues au plus et d'une lieue et demi au moins.

Deux chemins peuvent conduire à Valdès, l'un venant du Chubut, l'autre de Patagones; tous deux fort difficiles tant à cause de la distance énorme que du manque d'eau sur la route.

C'est le premier chemin que nos « gauchos » ont suivi pour venir nous rejoindre, et ces 37 ou 40 lieues ont été traversées par eux, dans un terrain pénible à la marche, sans rencontrer

une seule goutte d'eau. Plusieurs chevaux et chiens ont dû être abandonnés.

Cette route ne sera jamais praticable pour les voitures chargées. Un troupeau de bœufs pourrait probablement la supporter, mais il faudrait pour cela choisir le moment des pluies les plus abondantes.

La route qui vient de Patagones est encore beaucoup plus longue, et on ne sait encore si l'on peut y trouver l'eau nécessaire; de plus on doit traverser des espaces le plus souvent infestés d'indiens.

Ce trajet a pourtant été fait en partie par deux voyageurs allant au Chubut, et ils n'ont perdu que peu de chevaux. On dit même, qu'en certains endroits, des lagunes conservent longtemps leur plein et qu'en creusant un peu on trouverait facilement l'eau, spécialement dans le fond du golfe Saint-Mathias.

Malheureusement la tentative de San Antonio, où l'on était arrivé sans résultat satisfaisant à 43 mètres de profondeur, n'est pas faite pour donner confiance, et je crois que cette promesse d'eau en abondance n'est qu'un de ces mirages de l'imagination patagonienne.

Partout j'ai constaté l'exagération des récits, partout j'ai vu combien sont vains les rêves de trouver dans la Patagonie la même richesse que dans la province de Buénos-Ayres.

On m'avait dit, par exemple, que Valdès était aussi bon pour l'élevage que pour la culture du blé! On m'avait parlé de pâturages magnifiques, de «pasto» d'un mètre de haut! On m'avait prédit des sources jaillissantes en tout endroit! Que d'erreurs! Vouloir y semer du blé est aussi ridicule que d'y planter de la canne à sucre!

Il y a du «pasto» sur toute l'étendue de Valdès; c'est vrai. — Il y a de l'eau douce, cela est certain; mais ce «pasto» est presque partout clair semé, et il ne pousse que dans les espaces laissés libres par les buissons qui couvrent la moitié de la péninsule. Quant aux sources, elles sont en un seul endroit et en quantité infime pour un si grand territoire. Si elles étaient répandues de différents côtés et surtout si elles

couraient sur un long parcours au milieu des champs, elles suffiraient peut-être à alimenter un très nombreux bétail. Mais tout au contraire, le cours de ces sources n'est que de quelques mètres et leur accès est difficile pour les animaux.

Il y a bien, je l'avoue, l'objection des anciennes estances espagnoles qui possédaient, dit-on, un grand nombre d'animaux, et ce bétail trouvait moyen de vivre facilement. Certes un nombre considérable d'animaux peut s'alimenter à Valdès, mais les chiffres de troupeaux des Espagnols me semblent très exagérés et j'en dirai tout à l'heure les raisons.

Qui a pu de plus donner des renseignements précis sur Valdès? A part les trois ou quatre «gauchos» qui chaque année vont y faire leur campagne de chasse; trois hommes seulement ont mis le pied sur la péninsule. Ce sont des colons du Chubut qui étant à Valdès Creek ont vu leur petit navire retenu sur le sable par le manque d'eau. Les malheureux n'avaient que peu de provisions; ils ont parcouru pendant quinze jours les environs de la Creek cherchant quelques gouttes d'eau à boire. Que d'angoisses et de souffrances! L'un d'eux mourut sur place, et les deux autres épuisés se voyaient perdus, si, par un hasard providentiel, une forte marée n'avait remis à flot leur embarcation et si un vent favorable ne les avait reconduits au Chubut où ils arrivèrent presque morts.

Un fait assez curieux c'est que le chien qui les accompagnait savait toutes les nuits trouver de l'eau pour sa subsistance.

Ces deux malheureux colons sont retournés depuis leur naufrage à la péninsule Valdès, dans le but d'en étudier le terrain. Si j'en peux juger par les renseignements inexacts que j'ai reçus, ils n'ont dû voir qu'une bien faible partie du territoire.

On me parlait de trois énormes salines: l'une au Nord, les deux autres au Sud.

Il n'y en a que deux qui sont presque au centre de la Péninsule, un peu vers le Sud.

La route pour y arriver est exactement à l'Est de la Pyramide, à une distance de quatre licues; et, de très loin, un observateur exercé peut reconnaître les hauteurs qui les dominent.

Au lieu de se trouver au Sud et au Nord l'une de l'autre, comme on le prétendait, elles se trouvent dans la direction du Sud au Nord-Est. La plus grande est la saline de l'Ouest.

Notre quartier général était situé à l'extrémité Sud de cette grande saline; c'est là qu'ordinairement les « gauchos » bivouaquent; et lors de notre arrivée, leur installation était déjà terminée. — Un campement de « gaucho » n'est pas d'ailleurs très compliqué; le principal est de trouver un bon endroit où l'on ait de l'eau en quantité suffisante pour abreuver les nombreux chevaux et chiens, compagnons inséparables du chasseur de Patagonie. Pour notre compte, nous avons une quarantaine de chevaux et une vingtaine de chiens pour nous faire escorte.

Aussitôt arrivé à l'endroit choisi, le « gaucho » s'occupe de former son campement; il élève sa tente et prépare l'endroit qui doit lui servir de fumoir, de salon et de salle à manger; ces trois qualités, et bien d'autres encore, sont facilement résumées en un cercle préparé dans un endroit bien sec et entouré de branchages et de ronces de manière à former une espèce de mur qui le protège contre le vent, et lui permet d'entretenir facilement le feu que, nouvelle Vestale, il conserve continuellement allumé.

Rien n'est pittoresque comme la réunion en cet endroit, le soir à la lueur rougeâtre du foyer, de ces hommes à figure martiale, on pourrait dire farouche!

Enveloppés de leur « poncho » aux couleurs éclatantes, les uns sont assis, les autres accroupis autour de la flamme, chacun faisant griller l'« asado » ou le morceau d'autruche qui doit composer son diner, repas qui semble succulent, pris ainsi au milieu du désert. A l'endroit qui sert de porte, les grands chiens levriers sont là, la tête basse, flairant de loin le diner de leur maître qu'ils voleraient avec tant de plaisir;

et pour compléter l'originalité du tableau, les buissons qui entourent le foyer sont couverts des plumages des autruches et des peaux toutes sanglantes des animaux tués dans la journée.

Le « gaucho » est bien le roi de la Pampa. Quand on pense que des centaines de licues lui appartiennent encore sans que personne songe à les lui disputer; qu'il a à son service tant de chevaux et de chiens, qu'il est maître unique de sa vie; quand on songe à cette vie d'indépendance absolue et d'insouciance complète, on est émerveillé de cette toute puissance, et bien des Européens seraient tentés de lui demander une part de cette liberté bien heureuse, dont on parle tant sans jamais la voir de près.

S'il le voulait, avec un peu de civilisation, il perfectionnerait facilement son bonheur, mais coucher sur la terre lui est indifférent et le luxe de la toilette passe pour lui après tout autre. — Le vêtement du « gaucho » est composé du traditionnel « poncho », d'un chapeau de feutre à larges bords et de ce pantalon spécial à la République Argentine, qui ressemble à celui de nos zouaves d'Afrique, avec cette différence qu'il est ouvert au genou, de manière à tomber perpendiculairement le long de la botte quand le gaucho est à cheval. — Beaucoup portent encore les étriers et les éperons d'argent que l'on retrouve dans toute l'Amérique du Sud.

Ainsi équipé il ne manque plus au gaucho que ses armes et ce n'est pas un lourd fardeau! le « dazzo » et les « boleas »; le lazzo composé d'une longue corde terminée par un nœud coulant, pour saisir les bœufs, les chevaux et les animaux sans défense; les « boleas » ou « boleador » formé par deux boules dont l'une de plomb, reliées entre elles au moyen d'un cuir très résistant, pour tuer l'ennemi, qu'il soit indien ou autruche, lion ou guanaque.

C'est dans cet équipement que nous avons opéré notre voyage et nous n'avons pas eu à regretter d'avoir pris pour guides des gens de ce genre car dans un pays inconnu comme l'est Valdès il est extrêmement difficile de reconnaître sa route et de ne pas perdre inutilement du temps.

Non seulement, le gaúcho indique à dix ou vingt lieues le point exact où l'on doit se diriger, mais encore il connaît exactement le nombre d'heures nécessaire pour y arriver, et les obstacles ou les ressources de la route. Une ronce, un pli de terrain suffisent pour lui indiquer le chemin et il est curieux de le voir observer avec attention les moindres détails sur le sol. Par les empreintes dans le sable il apprécie exactement le temps passé depuis que le gibier a quitté la place.

Cette rapidité de vue et cette sûreté d'observation font toute sa fierté avec la science du cheval, et sur ces deux points les gaúchos sont plus susceptibles que ne le serait un savant sur une de ses découvertes.

Il est vrai que la tâche n'est pas facile et qu'il faut avoir une grande habitude de se diriger dans le désert, pour ne pas se tromper au milieu d'un territoire aussi grand et aussi uniforme que celui de la Patagonie.

A perte de vue l'aspect est toujours semblable à celui qui vous environne.

Toujours des broussailles mélangées de *pasto fuerte* plus ou moins touffu ; toujours de longs plis de terrain ondulés comme de grandes lames sus la mer.

Valdès tout entier est le même. A la surface on trouve partout le même sable et la même végétation avec cette différence que le Sud est plus sablonneux et que le *pasto* y est moins fort et moins touffu qu'au Nord.

Toute la petite presqu'île qui ferme le haut du golfe San José est très accidentée et couverte de « montes », arbustes rabougris très mauvais pour l'élevage du mouton dont la laine se couvre de graines et d'épines, au point de perdre la moitié de sa valeur.

Du côté opposé, l'endroit qui sépare de la mer l'anse de Valdès Creek est tout à fait sablonneux, sans eau ni végétation.

En principe tout autour de la péninsule les quelques lieues qui longent le rivage sont couvertes de buissons avec cette différence que le Nord est plus accidenté que le Sud.

Au Sud des salines dont j'ai parlé, sont 5 petites lagunes et au Nord de ces mêmes salines on en compte 7 ou 8 qui seraient une richesse si elles contenaient de l'eau en tout temps ; malheureusement elles ne s'emplissent qu'avec la pluie fort rare dans la contrée et ne conservent l'eau que pendant 2 ou 3 mois au plus.

Près de l'entrée de Valdès Creek est une source ou *aguada* qui pourrait alimenter un certain nombre d'animaux, mais il faudrait pour cela creuser assez profondément le sol.

Au Nord de la Péninsule à quelques lieues de Punta Norte est encore une *aguada*, mais l'eau n'y est pas à la surface.

Ma conviction est qu'en quelques autres endroits en creusant la terre on pourrait trouver de l'eau au moyen de puits ; mais ce serait un travail énorme et d'une dépense considérable que d'en faire assez pour alimenter un nombreux troupeau.

On dit aussi que le long de la côte des sources d'eau suintent des falaises mais je n'ai pu constater le fait.

Le seul endroit où j'aie vraiment vu l'eau est près des salines le long des berges et elle ne sort du flanc de la falaise que pour entrer dans la saline quelques mètres plus loin et encore la moitié de ces sources est salée au point d'être imbuvable pour les animaux. Les autres ont aussi un goût saumâtre plus ou moins prononcé, mais non pas tel qu'on ne puisse s'y habituer.

La grande saline a environ 2 lieues de long (10 à 11 kilomètres) sur 1 lieue $\frac{1}{2}$ de large. Elle est à peu près ovale.

La seconde saline n'a guère qu'une lieue de long sur $\frac{3}{4}$ de lieue de large et se trouve à peu près dans le prolongement de la plus grande, de manière que le grand axe de l'une couperait l'autre dans les environs de son milieu.

Une demi-lieue seulement les sépare.

Le terrain qui entoure ces salines, et principalement la plus grande, est couvert de broussailles, et, en différents endroits tellement accidenté, qu'il est très pénible d'y voyager à cheval.

La plus grande des salines est placée dans un bas-fond entouré de falaises qui rappellent tout à fait par leur aspect et leur nature celles du bord de la mer.

Rien n'est joli comme de voir, au milieu de ces falaises, le soleil briller sur la couche rose du sel qui est à la surface.

Lors de son coucher, moment toujours splendide sur la côte de Patagonie, les tons sont si chauds et si variés qu'on se croirait volontiers transporté dans quelque pays autrement pittoresque et riche que celui qui vous environne. C'est un des plus beaux spectacles que j'aie jamais vus.

C'est dans cet endroit, tout près de la petite vallée où nous étions campés, que les Espagnols avaient bâti une petite maison pour les gardiens de leurs troupeaux. On voit encore les murs en ruine, les poteaux du corral et un vieux canon rouillé qui erre au milieu des broussailles.

Les hommes qui habitaient cet endroit ont échappé, dit-on, au massacre des indiens plus heureux en cela que leurs compatriotes qui peuplaient la colonie proprement dite.

On m'avait indiqué la position de cette colonie en bien des endroits différents. Elle est au bord de la mer, près de la baie qui leur servait de port, à la pointe du golfe San José ; cette colonie, dite, je crois, des Estances Royales d'Espagne, se composait d'une cinquantaine d'hommes qui n'avaient d'autre occupation que d'expédier en Espagne les cuirs des animaux dont ils avaient peuplé la péninsule, animaux devenus sauvages faute de surveillance.

Il est certain qu'à l'endroit où ils avaient placé leur village, ils manquaient absolument d'eau et le chemin se voit encore, qu'ils avaient fait pour aller en chercher à la saline.

Cette colonie prospérait, lorsqu'un jour arriva où un crime suffit pour la détruire entièrement.

C'était un dimanche, pendant que tous les colons étaient rassemblés dans l'Eglise, les indiens survenant tout à coup les cernèrent et les massacrèrent sans exception. Ce fait se passait il y a 70 ans. Depuis ce temps Valdès n'a jamais été habité. Plusieurs entreprises se sont formées seulement dans le but de faire profit des animaux en liberté dans la Péninsule.

Les uns parlent de 20000 vaches enlevées par les Indiens, les autres de 9000 taureaux tués dans une seule expédition, d'autres de 50000 animaux peuplant en tout Valdès. Je crois ces chiffres exagérés.

Comment en effet, faire sortir 20000 têtes de bétail d'une péninsule, dont l'accès est aussi pénible que Valdès ? La difficulté était d'autant plus grande que ces animaux étaient devenus complètement sauvages et par conséquent peu dociles à conduire.

De plus, quel intérêt les indiens avaient-ils à enlever le bétail de cet endroit ? et qu'est devenue une telle quantité d'animaux qui certainement se serait augmentée dans une proportion considérable ?

On trouve encore dans tous les points de Valdès les squelettes des bœufs, mais pas en si grand nombre que cela devrait être pour les chiffres dont on parle. On est toujours porté à exagérer et je crois que n'ayant aucun moyen de contrôle on s'est donné le plaisir de grossir considérablement les choses.

Quoiqu'il en soit, il n'existe plus une seule vache dans la Péninsule. Quelques chevaux seulement y paissent en liberté. Les gauchos, avec l'élasticité d'appréciation habituelle au pays, évaluent leur nombre entre 20 et 200.

On dit qu'après le massacre des Espagnols les indiens ont été frappés d'une épidémie de petite vérole, qui causa parmi eux les plus grands ravages, et l'on ajoute que la superstition leur fait supposer Valdès hanté par le mauvais esprit. Il est assez probable que telle est leur croyance, car ils ne viennent presque jamais de ce côté, et quand par exception ils entrent

dans la Péninsule, ce n'est qu'en petite quantité et pour peu de temps.

Dans la partie du S. E. on trouve un assez grand nombre d'objets de leur fabrication ancienne, comme des pointes de lances ou de flèches et des haches de pierre ou des grosses boules devant faire partie d'un boleador ; car les indiens, de même que les gauchos, se servent des boleas pour leurs chasses et chacun connaît l'adresse avec laquelle les uns et les autres s'en servent.

J'ai pu en juger dans les chasses que j'ai vu faire. Mon compagnon de voyage a été sous ce rapport plus heureux que moi. Il a assisté à une chasse vraiment royale.

Non seulement plusieurs autruches ont été prises, ainsi que les lièvres de Patagonie, (presque aussi grands que les chevreuils de France), et les renards en quantité, mais encore on a pu saisir en vie un superbe guanaque et pour couronner le tout, un splendide lion a été tué.

Quand les chiens sentent la présence d'un lion, au lieu de se contenter de courir dans sa direction comme c'est leur habitude, ils se mettent à aboyer avec rage. Au lion seul ils font cet honneur : et aussitôt que la bête a pris la fuite, en un instant ils sont près de lui et lui déchirent la croupe et la queue de terribles morsures, en ayant soin de ne jamais l'attaquer de face pour éviter sa puissante défense. Le lion se retourne alors furieux et cherche à se débarrasser de ses assaillants : C'est le moment où les gauchos arrivent et c'est aussi le plus intéressant à voir. Le gaucho saute à bas de son cheval, et restant à quelques pas seulement du lion, d'un coup de boleador sur la tête il étourdit l'animal prêt à s'élancer sur lui. L'instant ne laisse pas que d'être palpitant. Sans la rapidité du boleador et la justesse du coup, les choses pourraient tourner au tragique.

Quelques secondes après, le lion est achevé à coups de boleas et le vainqueur dépèce rapidement le corps de son rival.

Celui que nous avons pu voir était un puma de grande taille, comme ceux que l'on trouve au Brésil, ayant la grandeur et l'élégance de forme d'une lionne d'Afrique.

Je crois que dans nulle partie du monde il n'est donné de chasser le lion à courre. La rareté rend le fait encore plus intéressant pour un étranger au pays, mais les gauchos n'y font plus attention, habitués qu'ils sont à en tuer ainsi 7 ou 8 pendant chaque saison qu'ils passent en campagne.

LES INDIENS

La chasse à l'Indien en Patagonie ressemble beaucoup à la pêche à la ligne sur les bords de la Seine. On n'y prend jamais rien. Il existe pourtant cette différence assez notable qu'en Patagonie, on est quelquefois pris par son gibier, ce qui heureusement n'arrive que fort rarement à nos braves pêcheurs.

Certes, l'Indien est un grand danger pour tous et il n'est que trop de preuves de son audace et de son habileté.

Au moment où l'on croit le saisir, il disparaît ; au moment où on le croit très éloigné, il vient jusqu'au milieu d'un village y voler les chevaux et les vaches. Aussi partout est-il regardé comme un fléau, et le mot seul d'Indien fait frissonner.

Pourquoi insister sur les crimes et les vols dont ils se sont rendus coupables depuis de longues années ; chacun les connaît, chacun sait le nombre de leurs incursions à Patagones et leur audace au cœur même de la province de Buenos Ayres. Que de vols dans les estances et que d'assassinats isolés !

Au moment même où j'écris, un télégramme de Patagones annonce leur arrivée ; et en même temps, on confirme l'atroce nouvelle de l'assassinat d'une mission française, sous la conduite du docteur Crevaux, partie presque en même temps que nous, pour le Nord de la République.

Dix-sept personnes auraient été tuées. Les explorateurs avaient été reçus, dit on, par la tribu des Tapetis avec des

marques d'amitié et ce sont ces mêmes indiens qui les ont traitreusement assassinés près de Tupiza.

C'est donc sous cette fâcheuse impression que j'écris et c'est un assez grand argument pour prouver la cruauté et la fourberie des indiens. Néanmoins je ferai observer qu'en Colombie la race n'est pas la même qu'en Patagonie, que ces tribus du Nord sont beaucoup plus nombreuses et que leurs pays et leurs habitudes sont tout à fait distincts de ceux du Sud.

Je tiens donc à bien faire remarquer que les quelques lignes qui suivent ne s'appliquent qu'aux Indiens de Patagonie.

La force de ces indiens et surtout leur adresse ne peut être discutée ; elle est certaine. Mais ce dont je suis convaincu, c'est que cette force, cette adresse, et le nombre de leurs bandes sont énormément exagérés et que l'on met sous le nom des Indiens bien des atrocités qu'ils n'ont jamais commises.

Pendant tout mon voyage j'ai récolté partout le plus de renseignements possible ; et de tous, je me suis formé cette opinion, que, si les Indiens sont dangereux, les Européens n'ont à s'en prendre qu'à eux.

Les Espagnols traitaient les indiens avec une rigueur et une cruauté inouïe, et, depuis l'indépendance proclamée, les choses n'ont changé que proportionnellement à la civilisation. Aujourd'hui l'emprisonnement a remplacé la mort. Aussitôt qu'un Indien est saisi on le punit sans chercher s'il a mérité, ou non, un semblable traitement. Chaque fois que des promesses lui ont été faites elles n'ont pas été accomplies, et se voyant si souvent trompé, l'Indien ne croit plus à la justice de ses ennemis, et s'en venge à sa manière, en volant chevaux et bestiaux.

Plusieurs officiers argentins revenant d'expédition me disaient la misère où en est réduit le malheureux. Il n'a plus

même souvent de quoi manger et quelquefois il n'a plus le cheval nécessaire à sa vie de courses sans fin.

L'Indien peut-il se civiliser? Peut-il ne pas rendre à ceux qui le traitent avec justice le mal pour le bien? Bien des personnes le nient et je crois que c'est un tort. Je n'en veux pour preuve que ce qui se passe au Chubut. Tous les ans mille ou deux mille Indiens viennent en troupe y vendre leurs produits. Rien ne leur serait plus facile que de piller les maisons qui sont éloignées les unes des autres de plusieurs kilomètres. Ils pourraient encore plus facilement voler les vaches en liberté dans les champs des environs. D'où vient qu'ils ne commettent aucun abus et que chaque chose se passe convenablement?

Uniquement de ce qu'ils sont bien traités, et qu'en échange des marchandises qu'ils apportent, on leur donne un prix raisonnable discuté comme avec de vrais commerçants.

J'ai connu au Chubut une brave Anglaise qui y habite depuis nombre d'années. Elle porte les Indiens aux nues, (honnit soit qui mal y pense), et me disait qu'elle préférerait avoir dans sa maison mille Indiens en colère, que deux Européens ivres, qu'ils soient Anglais aussi bien que de toute autre nation.

«Un jour, me dit-elle, j'étais seule dans ma maison (et cette maison se trouve absolument isolée), une troupe de quatre cents Indiens arrive. J'avais dans mon magasin une quantité énorme de provisions et ne prévoyant pas cette arrivée soudaine, j'avais promis de me rendre le soir même à la ville. C'était pour une affaire importante que je ne pouvais manquer.

» Je décidai donc de partir, malgré la présence de ces centaines d'hommes, que l'on dit si terribles, et je leur expliquai la cause de mon départ en confiant à leur discrétion ma maison et ce qu'elle contenait; aussitôt tous se proposèrent pour garder eux-mêmes la porte et un vieil Indien resta toute la nuit en faction devant cette porte laissée ouverte.
» Le lendemain je revenais, et rien n'avait été enlevé. »

Ce fait pourrait n'être pas suffisant, mais mille autres semblables s'y ajoutent pour affirmer que l'Indien n'est voleur que par nécessité.

Jamais au Chubut un vol n'a été commis par les Indiens; jamais ils ne se sont rendus coupables d'un abus et dernièrement, quand on les poursuivait à Patagones, n'allaient-ils pas jusqu'à dire que si on les maltraitait, les habitants du Chubut viendraient à leur défense! prétention quelque peu audacieuse, mais qui prouve qu'ils mettent facilement leur confiance dans des gens qui ne les trompent pas.

Une autre opinion est qu'en effet les Indiens ne sont pas d'un tempérament essentiellement méchant, mais que leur caractère et leur mode de vie se refusent à tout travail.

S'il en est ainsi de quelques-uns, ce n'est pas à eux qu'il faut s'en prendre, mais bien à ces déserteurs et à ces criminels qui fuient les villes pour éviter le châtement, se mêlent aux troupes indiennes et leur apprennent la paresse et les vices, ignorés auparavant.

D'ailleurs ne voit-on pas au Chubut des Indiens travaillant comme de vrais colons; et aux rives même du Rio Negro n'est-il pas de ces mêmes Indiens qui possèdent des estances de milliers d'animaux et qui les exploitent avec l'ardeur et l'intelligence de gens civilisés?

Encore un point qui ne semble pas bien prouvé c'est le nombre de ces Indiens et leur puissance.

S'ils possédaient des troupes aussi nombreuses et si audacieuses, ils auraient depuis longtemps, il me semble, détruit les fortins qui marquent la frontière et dont la garnison est le plus souvent composée de 6 hommes en tout.

Deux fois seulement ils les ont attaqués, et ces six hommes ont suffi pour mettre en déroute les assaillants qui étaient, assure-t-on, au nombre d'un millier.

Un fait certain, c'est qu'il y a quelques années, l'ancien pilote de Patagones, un brave marin, a résisté pendant un jour

entier, avec dix hommes seulement, armés de fusil à pierre, à une troupe de 500 indiens qui avaient entouré sa maison.

Il rangea sa petite armée en bataille autour de la maison et la défense fut si énergique que les Indiens se retirèrent laissant une quarantaine de morts tandis que les chrétiens n'avaient pas une blessure.

Une foule de faits semblables se réunissent pour donner une faible idée de la bravoure des indiens qui osent rarement s'attaquer à un ennemi qui peut se défendre.

Pendant mon voyage, j'ai entendu de tous côtés annoncer l'arrivée prochaine des indiens. Le Chubut devait être attaqué par eux dans quelques jours. Partout on avait rencontré des bandes nombreuses, etc., etc. On a même été jusqu'à nous donner l'avis officiel que 2000 indiens étaient dans la péninsule de Valdès. Plusieurs personnes les avaient vus et d'autres avaient distingué les nombreuses fumées de leurs campements.

Personne n'avait pu les voir pourtant, puisque personne n'avait été à Valdès. Néanmoins par prudence il était convenu qu'en cas de danger, les gauchos laisseraient à Pyramide route des signaux pour nous avertir de ne pas descendre à terre. Non seulement il n'y avait pas 2000 indiens, mais depuis de longues années pas un seul n'a mis le pied dans cette région.

Je me rappellerai toujours le récit tragique d'une rencontre avec les indiens, que me fit quelqu'un ayant grade d'officier bien que n'étant pas de l'armée régulière. Le héros n'étant pas probablement très ardent cavalier, avait laissé sa mule suivre son pas paresseux et il se trouvait à un kilomètre environ en arrière du reste de la compagnie d'expédition. Le terrain était assez accidenté et de temps en temps la troupe tout entière disparaissait à ses yeux.

« Vous jugez de mon effroi, me disait-il, l'orsqu'en me » retournant par hasard, j'aperçus derrière moi une bande » d'indiens armés qui se préparaient à me cerner ! Il n'y » avait pas de temps à perdre. Je poussai ma mule au galop. » Tout à coup le maudit animal fit un faux pas, ou la selle

» tourna, je n'ai jamais bien su lequel ; toujours est-il que » je roulai dans l'herbe.... J'allais être pris et massacré ! » Vous voyez mes angoisses ! lorsque par un bonheur inouï, » les indiens aperçurent la colonne qui cheminait à peu » de distance : La peur les saisit et ils se retirèrent abandonnant leur proie qui remonta en selle et regagna le » plus vite possible le reste de la colonne ».

Il oubliait un détail que donna un officier arrivant en ce moment : C'est que les farouches indiens en question, n'étaient que quatre camarades qui trouvant leur compagnon trop en retard étaient venus derrière lui pour l'activer et qui voyant le résultat pittoresque de l'aventure avaient rejoint le gros de la troupe sans prévenir le héros de leur supercherie.

Il en est souvent ainsi ; on voit les indiens où jamais ils n'ont été et bien des vols se commettent sous leur nom qui n'ont pour auteurs que de rusés chrétiens.

Dernièrement à Patagones, quelques vaches et chevaux ont été enlevés ; ce sont les indiens, dit-on. Allez consulter les intéressés, demandez-leur ce qu'ils en pensent. Ils vous répondront que personne n'a vu ni indien ni sa trace.

Chaque jour il en arrive autant et il est vraiment bien heureux que les indiens existent : Sans cela, comment feraient les voleurs pour cacher leurs forfaits ?

PATAGONES

Notre goëlette nous ramena en quelques jours devant Patagones, mais la chance ne nous favorisa pas là comme au Chubut. Pendant cinq jours, la barre du Rio Negro nous vit lutter contre le mauvais vent et la grosse mer sans pouvoir profiter de la marée.

Cette barre est pourtant meilleure qu'au Chubut. A chaque marée on y trouve 12 pieds d'eau dans le grand chenal et 9 dans le petit. Mais elle a le défaut d'être très large et il faut avoir un vent favorable pour la franchir.

Enfin nous pûmes y parvenir et descendre à terre à Patagones.

Je ne m'arrêterai pas sur cette ville nommée autrefois Viedma et qui fut jadis colonisée par les Jésuites ; tout le monde la connaît et le gouvernement s'en occupe avec soin en ce moment, car les nouvelles frontières ont été fixées au Rio Negro et sont déjà protégées par un grand nombre de forts.

Qu'il me soit seulement permis de constater que l'on a beaucoup exagéré la valeur des rives du Rio Negro. Déjà bien des gens se repentent des prix élevés qu'ils ont mis à les acquérir et ils s'en repentiront encore plus. Néanmoins, il faut ajouter que plus on s'avance dans l'intérieur plus la végétation est riche et le pays bien arrosé. Il y a, paraît-il, un grand avenir de ce côté, surtout près de la Cordillère.

A bord du *Villarino* qui nous ramenait à Buenos Ayres nous eûmes le plaisir d'être les compagnons de voyage de

jeunes gens envoyés en mission de ce côté et qui parlent avec enthousiasme des terrains qu'ils ont parcourus.

C'est un grand service que le gouvernement rend à la République que de faire ainsi visiter ces territoires inconnus, par des jeunes gens intelligents et instruits, qui chacun remplissent une mission différente; les uns sont topographes, les autres dessinateurs, d'autres botanistes et d'autres enfin officiers ou ingénieurs. Ces campagnes sont intéressantes à deux points de vue : faire connaître les richesses que contient la République, et former des officiers et des ingénieurs intelligents, qui serviront dans l'avenir à continuer et à assurer les progrès déjà si grands, faits par la République Argentine, république à la quelle sa position, sa force et son désir du travail promettent l'avenir le plus brillant.

Il est tout à fait contraire à l'usage, de placer une dédicace à la fin d'un livre, quelque modeste qu'il soit. Néanmoins comme je sais par expérience combien peu on jette les yeux aux premières pages de préface, je n'hésite pas à commettre ce manquement aux usages, dans l'espoir que l'on verra dans la place donnée à cette dédicace, un hommage à l'un des éminents Argentins qui conduisent le mieux leur pays vers la grandeur qu'il mérite.

A MONSIEUR DE IRIGOYEN

MINISTRE DE L'INTÉRIEUR.

Je le prie d'accepter ces lignes en témoignage de l'amabilité avec laquelle il a bien voulu recevoir

Son respectueux et dévoué serviteur,

RENÉ E. BOSSIÈRE.